

## De la vidéo au cinéma Vidéo : la consécration par la bande

Jean-Claude Marineau

Volume 12, Number 3, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33966ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Marineau, J.-C. (1993). De la vidéo au cinéma : vidéo : la consécration par la bande. *Ciné-Bulles*, 12(3), 22–23.

## Vidéo: la consécration par la bande

par Jean-Claude Marineau

Il y avait de quoi se réjouir, lors de la remise de prix des derniers Rendez-vous du cinéma québécois, lorsque l'un après l'autre les cancrs du fond de la salle, des gens surtout reconnus pour leur travail en vidéo, sont montés sur scène recevoir de vrais grands prix de cinéma. Robert Morin, Bernard Émond et Esther Valiquette, primés respectivement pour les meilleurs long, moyen et court métrages de 1992, forment une brochette exemplaire d'individus qui débarquent dans le cinéma avec pour bagage principal une liberté exercée à travers leur pratique de la vidéo. Il s'est trouvé récemment que pour chacun de ces trois-là, la liberté de mouvement et de regard pouvait aussi passer par l'onéreuse machine du cinéma.

Faut-il voir pour autant dans l'attribution de ces prix par l'Association québécoise des critiques de cinéma (A.Q.C.C.) une reconnaissance, un peu tardive certes, mais bien réelle, de l'importance de ce qui se trame ici en vidéo depuis une bonne vingtaine d'années? Il

est permis d'en douter, même si du point de vue des individus concernés, ces prix doivent être perçus comme la reconnaissance d'un parcours plus large que celui du film seul auquel il aboutit. Car sans faire de la vidéo une victime, il faut redire que depuis 20 ans, ce milieu subit une sorte d'ostracisme fait surtout d'ignorance de la part des milieux officiels du cinéma, y compris de la part des critiques.

En remettant ces prix, l'A.Q.C.C. les a essentiellement remis à d'excellents films, ce qui est naturel, mais il n'est pas certain qu'on ait eu conscience du rayonnement que ces trois prix génèrent dans le milieu de la vidéo. Par rayonnement, il faut surtout entendre la reconnaissance du travail de ceux qui ne sont pas montés sur scène ce soir-là. René Roberge par exemple, monteur non seulement du **Singe bleu** d'Esther Valiquette, mais aussi du **Récit d'A.**, sa bande vidéo précédente, de même que de **Vidéographe, vu et par** (finaliste pour le Prix de la vidéo aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois) et de dizaines d'autres bandes. Ou encore Lorraine Dufour, qui a produit et monté **Requiem pour un beau sans-cœur**, des tâches qu'elle assume depuis près de 15 ans sur les vidéos de Robert Morin, et qui montait aussi récemment **les 14 Définitions de la pluie** de Louis Bélanger et Denis Chouinard, qui remportait ex-æquo le Prix de la vidéo aux mêmes Rendez-vous du cinéma québécois de février dernier.

Bien sûr, la question de la reconnaissance par l'autre, en l'occurrence de la pauvre petite vidéo par les grands méchants loups du cinéma et de la télévision, est de celles qui ont alimenté de beaux débats idéologiques dans les années 70. Il n'est pas plus

*Les 14 définitions de la pluie*  
de Louis Bélanger et Denis  
Chouinard





*Le Voleur de caméra* de Claude Fortin

certain aujourd'hui qu'hier que les gens de vidéo recherchent tellement ce type de consécration, si ce n'est qu'elle permet parfois — et encore! — de travailler avec des budgets décentes et d'espérer rejoindre son public, tout en arrivant à payer son loyer. On peut sourire aujourd'hui de la naïveté avec laquelle on pouvait tout espérer de l'avènement de la vidéo légère il y a 20 ans, mais il faut constater que les enjeux, eux, n'ont pas vraiment changé. La télévision n'a ouvert sa petite fenêtre à la vidéo indépendante que pour lui donner un rôle caricatural dans des freak shows à la *America's Funniest Home Videos*, ou alors en l'encadrant de manière à ce qu'elle se conforme au régime même de la télévision, par exemple avec des concours comme *La course destination monde*.

On me reprochera peut-être ici de brouiller les cartes en parlant à la fois de cinéma et de télévision. Ce serait oublier que la vidéo a traditionnellement été l'objet d'une marginalisation de la part des deux milieux à la fois, et que les enjeux économiques, pas seulement esthétiques, sont au cœur de la question. Voyez les sommes phénoménales qui circulent dans tout ce qu'on appelle industrie du cinéma et de la télévision, et vous comprendrez pourquoi on a longtemps parlé de vidéo légère: elle ne fait tout simplement pas le poids, y compris sur le plan économique, et personne n'a vraiment intérêt à partager son gâteau avec elle.

Comment s'étonner dans ce contexte qu'un autre film primé aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois, pour son scénario celui-là, porte le titre révélateur du *Voleur de caméra*? Il y a plus qu'une boutade dans ce titre, surtout quand on sait que la caméra en question est une caméra vidéo qu'un jeune cinéaste en panne de fric vole à un caméraman de télévision. La notoriété et les moyens qui l'accompagnent parfois ne sont pas pour lui, c'est donc en s'infiltrant par effraction dans la machine qu'il arrivera peut-être à produire et diffuser ses propres images, celles qu'aucune télévision ni aucun cinéma ne lui donneront jamais.

Il est tentant de refermer la boucle en traçant un parallèle entre ce type de prise en charge du médium par un *outsider* et le genre de parcours qui a amené les individus nommés plus haut à faire des films qui se distinguent aujourd'hui de la «qualité moyenne» de la majeure partie de la production. Bien sûr, ces gens-là n'ont pas volé de caméra, du moins on le suppose, mais il se sont eux aussi appropriés des outils de production d'images sans attendre qu'on leur en donne la permission. Leur travail récent porte la marque de cette liberté longuement exercée, et il est heureux qu'on l'ait remarqué. Mais au-delà d'un prix, il faut surtout comprendre que ces cinéastes auront toujours un tour de plus dans leur sac pour faire advenir les images qu'ils jugent nécessaires, avec ou sans l'assentiment des institutions. ■

*«Dans beaucoup de pays, la vidéo est totalement coupée du cinéma et ne sort pratiquement jamais du créneau musée-galerie. Et les gens qui font du cinéma n'ont aucun rapport avec la vidéo. Au Québec, sans vouloir généraliser, il y a des passages de l'un à l'autre qui sont intéressants. Pas simplement dans la mesure où les gens utilisent les deux médiums, mais dans la façon d'aborder les choses. La vidéo est un outil qui permet beaucoup d'expérimentation avec le langage des images, du son, et on trouve dans un certain nombre de films ce sens de l'expérimentation, de l'essai.»*  
(Philippe Dubois)